VARIÉTÉS

Carnet d'un jeune missionnaire de l'Athabaska.

Départ du scolasticat.

Je venais de recevoir l'onction qui fait les prêtres du Christ, quand me fut remise ma feuille de route. « Vous « avez souvent manifesté le désir de consacrer votre vie « aux pauvres Indiens de l'Extrême-Nord, me disait mon « Supérieur. Eh bien, je suis heureux de combler vos « vœux en vous envoyant dans le vicariat d'Athabaska... « *Ad oves quæ perierunt domus Israel.* »

Cette obédience, en effet, comblait mes vœux, car je n'avais demandé à m'enrôler sous la bannière de l'Immaculée que pour pouvoir un jour traverser l'Atlantique et courir au Pôle nord. Aussi, n'eussent été les convenances... et le défaut de flexibilité de mon échine, j'en aurais sauté au plafond.

Après avoir reçu la bénédiction du Père Supérieur, je m'en fus recueillir les félicitations de mes confrères et amis : car il faut vous dire que la chose se passait au scolasticat de Liége, où se trouvaient une centaine de jeunes Oblats de Marie, n'attendant que leur ordination et un signal pour se disperser aux quatre coins du monde.

« Holà ! les amis ! si vous avez quelque commission pour « les vôtres, dépêchez-vous..., je pars demain matin !

« — Vous partez ? Où allez-vous ?

« — Au Pôle nord, mes amis...

« — ??!!

« — Vous pensez que c'en est *une* (1) de plus ? Non,

(1) Une farce.

« cette fois, croyez-moi... Et puis, tenez, examinez ce
« parchemin ! »

Ah ! les bonnes accolades ! Et les amis qui ne veulent pas que je leur dise *adieu !* « Non, au revoir, et à bientôt ? « On se reverra dans les neiges de l'Atha ! »

« Va, disent les autres, moins sûrs de quitter l'Eu-
« rope... On se retrouvera là-haut, au ciel : nous parlerons
« de nos œuvres, et vous, vous nous conterez des histoires
« de vos Peaux-Rouges..., et ainsi nous passerons plus
« commodément l'éternité... »

Et je me faufile de groupe en groupe, faisant bien des jaloux et m'en souciant fort peu (qui n'a pas ses heures d'égoïsme ?). D'ailleurs, ceux qui me portaient envie se gardaient bien de le laisser paraître...

Le lendemain matin, après avoir reçu les commissions de mes compatriotes et leur avoir bien promis que je n'oublierais aucun d'eux à l'autel du Sanctuaire national, je prenais le train qui, pour la dernière fois, m'emportait loin de Liège..., mais sans revenir tout droit à la maison paternelle. Il m'en eût trop coûté de ne pas revoir le cher Bastin, et la grande forêt des Ardennes, où Dieu avait placé le berceau de ma vie religieuse !

Au pays natal.

Le 20 mars, j'avais enfin le bonheur d'offrir, en présence de ma famille, le saint Sacrifice de la messe, dans l'église de ma première communion.

Les miens connaissaient déjà le grand sacrifice que Dieu imposait à leur esprit de foi. Ils le firent, je suis heureux et fier de le dire, d'un grand cœur et avec une entière bonne volonté. Nombreuses sont encore chez nous les familles qui s'honorent de compter un de leurs fils au service du Christ Jésus, et qui regardent comme une gloire de plus que cet enfant reçoive du ciel la vocation de missionnaire.

Ah! sans doute, il leur en coûte de se séparer, pour toujours peut-être, du jeune apôtre des sauvages; mais généreusement, comme Marie, le modèle des mères, elles le cèdent aux âmes!

D'autres, pour la grande œuvre de régénération et de conversion des peuples, donneront de leur or et de leurs bijoux; mais elles, elles donnent de leur sang pour avoir large part un jour à la promesse du Christ : « Quiconque aidera « l'apôtre, participera aux récompenses de l'apôtre! » Je donnerais ma vie pour témoigner à Dieu la reconnaissance que je lui dois pour m'avoir fait naître au sein d'une de ces familles foncièrement chrétiennes.

Mes supérieurs m'avaient donné quinze jours pour faire mes préparatifs et mettre ordre à mes affaires. Les circonstances se concertèrent pour m'octroyer plus d'un mois, prolongement dont personne ne se plaignit et qui me permit de voguer un peu sur toutes les routes : je laissais partout tant de parents et d'amis qui voulaient « s'arracher » les quelques heures dont je disposais!

Ainsi attendais-je l'heure des adieux : elle vint enfin, bien douloureuse, je vous assure! Ah! que le bon Maître ne décuple-t-il la souffrance du fils pour diminuer d'autant celle de la mère!...

Sur l'Océan.

Trois jours plus tard, par un beau jour d'avril, dans le port ensoleillé, le paquebot, refoulant de ses puissantes hélices les ondes du canal d'arrêt, s'ébranlait lourdement et majestueusement, comme il sied à un monstre de dix mille tonnes et quinze mille chevaux... Un dernier regard, bien sec (de par l'ordre de la volonté) à la terre natale, et je rejoignais, dans une cabine de première classe, gracieusement mise à notre disposition par le commissaire du bord, mes trois compagnons.

A propos, il faut que je vous les présente : le Père D.,

un de nos vétérans du Mackenzie, où il retourne après avoir passé quelques mois dans les *vieux pays*, — une jeune religieuse qui est destinée à l'Université d'Ottawa, — un jeune homme qui s'en va retrouver dans la Saskatchewan deux de ses frères, colons déjà fixés sur des terres fertiles, et votre serviteur faisant le quatrième.

La vie à bord.

Je n'ai pas à vous décrire un transatlantique, ni à vous exprimer mon étonnement de trouver en mer tout le confort des hôtels de premier ordre ; je ne vous dirai rien non plus des passagers, pour la bonne raison que nous ne fîmes connaissance avec personne. Je sais seulement que nous pouvions être environ 1.500 personnes, dont un millier d'émigrants, pour la plupart italiens.

A quelqu'un qui me demanderait s'il est intéressant de vivre à bord, je répondrais négativement. A moins d'avoir reçu du Ciel une dose exceptionnelle de patience, ou une âme à tendances singulièrement poétiques, je crois qu'il est bien difficile de passer huit jours au large sans s'ennuyer un peu. L'immensité de l'Océan ne manque pas de charme ni de grandiose, je le veux bien, mais le moyen de ne pas s'en fatiguer bien vite, quand on ne voit que de l'eau verte et du ciel bleu, ou bien du ciel gris et de l'eau noire?... Attendre que les flots s'élèvent en montagnes sous le souffle des tempêtes? J'avoue que c'est déjà mieux et que, pour ma part, je préfère le roulis et le tangage du bâtiment au glissement des heures de calme plat.... Mais on se lasse bientôt aussi des « *mirabiles elationes maris* », d'autant plus que ces mouvements désordonnés et brutaux provoquent quelque part, entre les épaules et les genoux, des serrements, des élargissements, des tiraillements, des soufflements, et toutes sortes d'autres choses dont on se passerait volontiers.

J'en parle en connaissance de cause. L'Atlantique, ignorant sans doute qui j'étais, eut le front de me chercher noise, et il me fallut plus d'une heure de combat pour jeter par-dessus bord le terrible *mal de mer*... oui, terrible! ceux-là le savent qui l'ont éprouvé, et ceux-là seuls.

A part cette crise intestinale, à laquelle je m'attendais un peu, pas grand'chose ne vint rompre la monotonie de la traversée. De temps en temps, une vague plus grosse qui balaie le pont, ou bien un coup de vent plus furieux qui vous contraint d'interrompre vos cent pas, ou bien le passage d'un *iceberg* que les matelots se font un plaisir de vous indiquer dans le lointain de la mare bleue, ou bien le signalement d'un paquebot que vous allez croiser ou rejoindre, et c'est tout...

Que faire alors, à moins que de rêver? Oh! bien d'autres choses, tout de même!...

Le R. P. D..... n'ayant pas sa « chapelle, » nous sommes privés toute la semaine de la consolation d'immoler la Sainte Victime, quoique M. le Commissaire nous eût offert pour local le salon d'honneur et que plusieurs personnes se fussent présentées pour y assister. — Nous y suppléons par la récitation du Rosaire et du Bréviaire, récitation que nous faisons suivre d'une partie de *tonneau*; ensuite, d'un pas presque marin, nous mesurons cent et deux cents fois la longueur du pont, quelque temps qu'il fasse, ce qui n'est pas toujours un exercice des plus aisés. Quand survient la fatigue, on prend place sur une berceuse, et l'on se met à lire... ou à rêver.... Après quoi on reprend ses cent pas, et ainsi passent les journées : c'est sempiternellement du mineur, et moi, je n'aime pas ce ton-là.

L'Amérique.

Aussi, je vous assure, fus-je bien content de saluer, avec l'aurore du 12 mai, la colossale statue de la Liberté dont se glorifie la ville de New-York.

Les formalités commencent. A Mr X...., il me faut déclarer sous la foi du serment que je ne suis ni galeux ni enragé, — à Mr Y...., que je n'ai pas encore de légitime, que j'ai sur moi ou dans ma malle une valeur d'au moins 100 francs, que je ne suis affilié à aucune société révolutionnaire européenne, etc..... — à Mr Z......, que dans ma valise il n'y a ni absinthe, ni alcool quelconque, ni non plus poudre, cartouches, balles ou armes.

Pendant les deux heures qu'il nous faut attendre et subir ces interrogatoires et y répondre, nos bagages ont été amenés dans l'immense hall où nous débarquons de plain-pied pour les chercher, les retrouver et les faire viser par un douanier. Celui-ci, nous ayant reconnu pour des prêtres Romains, se hâte de les tamponner sans inspection, en nous saluant aimablement d'un « *God bless you, Father* », Dieu vous bénisse, mon Père, le bonjour de l'Irlandais catholique.

Le R. P. n'ayant pu, malgré son dévouement et la compétence qu'il s'est acquise par un séjour de 35 ans en Amérique, réussir à terminer en ce jour l'enregistrement de nos colis, je dus accepter pour la nuit l'hospitalité tout aimable des RR. PP. Dominicains : ce contretemps me valut de pouvoir, le 18, célébrer la sainte Messe. Je goûtai et appréciai d'autant mieux ce bonheur que, pendant la traversée, comme je vous l'ai dit, j'avais été privé de cette consolation, — et le Bon Dieu sait combien le cœur d'un jeune prêtre y est sensible.

A travers le nouveau monde.

Mon confrère devant séjourner quelques semaines aux environs de la grande ville, je passais du même coup caporal, et j'étais chargé de « *piloter* » jusqu'à Ottawa la petite Sœur et jusqu'à Régina le brave petit colon.

Je me demandai un moment comment m'acquitter de

mon nouveau rôle à la satisfaction de tous, car ma connaissance de la langue anglaise se bornait au tout à fait rudimentaire, — et, supposé qu'il y eût à sauter d'un express dans un autre, je ne me voyais pas « *fixe* » du tout en face d'un employé ignorant ma langue plus parfaitement encore que moi la sienne.

Le soir pourtant, nous nous installions tous les trois dans un « *char* » de colons (char est ici le nom donné aux vagons de chemin de fer). — Pour ma part, j'étais armé d'un ticket, long d'une demi-brasse, qui m'autorisait à faire le trajet de New-York à Edmonton.

J'aurais aimé à saluer au passage, ne fût-ce que quelques heures, mes Frères Oblats, disséminés tout le long de la ligne du « *Canadian Pacific* » : j'aurais pu ainsi embrasser encore une fois d'anciens amis de Liège ou d'ailleurs, mais le P. avait craint que quelques jours de retard ne missent dans l'embarras le R. P. Husson, chargé de m'expédier au fond du Nord, et le billet qu'il me donna à mon départ de New-York ne me donnait droit à aucun arrêt. Il me fallut donc « *brûler* » Montréal, Ottawa, Hull, Saint-Boniface, Winnipeg, Régina, Calgary... toutes places qui sont aujourd'hui de grandes et belles villes, et où les Oblats, il y a 60 ans, ne trouvèrent guère que quelques huttes de sauvages et de métis.

Il est absolument impossible de se faire une idée tant soit peu exacte de l'immensité du pays que nous traversons à toute vapeur : ce sont chaque jour des milliers et des milliers de Ruthènes, de Silésiens, de Polonais, d'Italiens... qui viennent s'y fixer et demander, toujours une belle aisance, souvent une petite fortune à la fertilité incroyable de « *ces quelques arpents de neige* » dédaignés par Voltaire autrefois.

S'il vous plaisait de jeter les yeux sur une carte de l'Amérique du Nord, vous pourriez constater aisément que la distance séparant le point de départ du point d'arrivée de mon itinéraire est plutôt raisonnable. Aussi me fallut-il,

pour arriver à Edmonton, six jours et six nuits, sans arrêt de plus d'un quart d'heure, sauf naturellement ceux nécessaires pour les prises d'eau et de charbon, ou encore les attentes d'autres trains signalés comme déjà engagés sur notre voie. — Si j'ajoute à l'insomnie complète des trois premières nuits, l'insomnie quasi-complète des trois dernières (soixante centimètres carrés d'un banc de planches en guise de chaise et de couchette, — un mouchoir ou deux en guise d'oreiller : convenez qu'on pourrait trouver mieux pour se reposer), et à cela l'irrégularité des repas (un morceau de pain avec une légère tranche de jambon, le tout humecté d'un verre d'eau), vous serez persuadés, n'est-ce pas ? qu'en arrivant à Edmonton, je devais être à bout de forces ?

Edmonton.

Eh bien, non ! Sans doute, un large *halo* me cernait les yeux, mes mollets me paraissaient de plomb et mes reins me tiraillaient un peu... Mais enfin, je n'étais pas ce qu'on appelle un homme exténué. Même j'étais tout fier qu'on me traitât de fou pour avoir risqué, en de pareilles circonstances, un tour de force qu'aucun missionnaire ne s'est permis encore.

Le R. P. Cozanet, desservant de la mission de Saint-Joachim d'Edmonton, alarmé d'apprendre que j'étais à jeun depuis quatre heures du matin, (il était sept heures et demie du soir) me permit tout juste une accolade, et me conduisit immédiatement (*médiatement* plutôt, car nous dîmes bonjour au bon Dieu en nous y rendant) au réfectoire.

Le lendemain, je fis un peu la « *grasse matinée* » : mais, quand je me levai, la fatigue avait plus qu'aux deux tiers disparu... et le demi-repos de la journée se chargea du reste.

Malgré cela, je vous avoue que je fus bien aise d'en-

tendre le P. Husson (procureur des missions d'Athabaska et du Mackenzie) m'annoncer que nous ne pourrions quitter Edmonton avant une dizaine de jours. Une grosse semaine, c'était plus qu'il n'en fallait pour les préparatifs du voyage (de trois semaines celui-là, et tout nouveau et très intéressant) qui me conduirait au lac Athabaska. — J'en profitai pour faire quelques visites. Un autre jeune missionnaire, qui avait quitté Liége trois semaines avant moi et que j'avais fort surpris en le rejoignant à Edmonton, le R. P. Rouvière, me tenait compagnie.

A Edmonton même, je me présentai le soir au R. P. Jan, alors Père curé de Strathcona (ville touchant Edmonton), où il avait pour vicaire un jeune Père, avec qui j'avais vécu quatre ans.

Saint-Albert.

Le lendemain, nous nous mettions en route pour Saint-Albert, où je devais rencontrer une bonne demi-douzaine d'anciennes connaissances : le P. Lebré, les FF. Lecret, Huys et Jahier, et quatre ou cinq autres, sans parler d'un couvent de religieuses...

Comme c'était pour me reposer que je m'étais offert cette promenade d'environ 20 kilomètres, j'acceptai aussitôt la proposition que me fit le F. Jahier : « Si vous n'êtes pas trop fatigué, nous allons faire un tour de chasse. » Nous partons tous les deux, aussitôt après le dîner, avec treize cartouches en poche.

A deux heures et demie, nous rentrions à l'Evêché, portant sur une longue perche douze lièvres et un « *suisse* », sorte d'écureuil. Ces chiffres, si surprenants qu'ils vous paraissent, je vous les garantis rigoureusement exacts. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'avoir l'adresse du « *champion* » d'Europe pour espérer de ces massacres : il suffit d'avoir de l'œil pour découvrir l'animal pelotonné sous du bois mort, et assez de courage pour le tirer souvent au posé et quelquefois presque à bout portant.

Nous remîmes nos victimes à la sœur cuisinière et nous passâmes en bonne compagnie les heures de l'après-midi... et de la soirée... et du lendemain. Nous avions tant de choses à nous communiquer ! Et qu'il fait bon de rencontrer à des milliers de lieues de son pays des compatriotes, voire même des amis d'enfance ! Comme le cœur... et la langue battent à l'aise dans l'intimité d'une étroite cellule, dont les murs entendent seuls les confidences échangées ! Ces deux jours passés à Saint-Albert comptent parmi les plus doux de ma vie.

Nous devions repartir à deux heures pour Edmonton. Le P. Rouvière, qui avait lui aussi un compatriote au petit Séminaire de Saint-Albert, et ne pensait pas plus que nous à s'ennuyer, finit tout de même par remarquer qu'il était tard. Il arrive chez nous en clamant le lugubre : « *Fugit interea tempus* » de Virgile Maron, et met fin aux épanchements : une dernière promesse de prières mutuelles, un dernier encouragement, et nous nous séparons... pour toujours, probablement. Frères et amis, soyez heureux et sauvez des âmes !

La cathédrale.

Vous savez peut-être que Mgr Legal, O. M. I., fait construire en ce moment une vraie cathédrale : elle présentera ceci de particulier et d' « *inou* » dans la contrée qu'elle sera en pierre, tout comme vos grands monuments d'Europe.

Avant de quitter Saint-Albert, nous allons offrir nos hommages au bon Dieu, qui y réside sacramentellement, bien que les travaux ne soient guère encore que souterrains. En sortant, nous nous trouvons en face de la cathédrale n° 1 (par ordre chronologique), aux proportions tellement minuscules que Mgr Grandin, dit-on, ne pouvait se servir de sa mitre épiscopale sans épousseter le plafond. On veut la conserver à titre de relique, — et aussi pour rappeler le passé au présent et au futur — précaution bien justifiée par

les changements qu'apportent chaque année à ce pays les milliers d'émigrants qu'y déverse une colonisation à outrance.

Il y a quelques années, Saint-Albert n'était qu'un beau trou dans la forêt : aujourd'hui, c'est une coquette petite ville, admirablement sise, qui s'honore de posséder un évêché, et d'avoir donné son nom à une province vingt-deux fois plus étendue que la Belgique, et riche d'avenir... Edmonton se composait de quelques huttes de métis et de sauvages : c'est maintenant une cité jouissant de tous les avantages de la civilisation la plus américaine, journaux, théâtres, tramways, immenses bazars, Parlement..... que sais-je encore ? — (Je ne parle pas de deux ou trois lignes de chemin de fer, qui la mettent en communication extra-rapide avec les Etats-Unis, avec l'Atlantique et avec le Pacifique, en attendant qu'une dernière voie vous facilite une excursion au Pôle Nord —), et il est incontestable que l'Alberta est encore dans les langes et à la première heure de sa prospérité matérielle. Que sera-ce quand seront venus et le plein jour, et les millions de colons que la fertilité du sol ne peut manquer d'y attirer, maintenant surtout que le mouvement est donné ?... — C'est la civilisation qui nous poursuit, nous qui nous sauvons devant elle (en lui aplanissant les voies, il est vrai), dans l'espoir de sauver quelques milliers d'Indiens qui, à en juger par les statistiques, ne peuvent co-exister avec elle !...

Un jeune missionnaire de l'Atha.